

**Lisa Weeda**

**Le palais  
des Cosaques perdus**

*Traduit du néerlandais par Emmanuelle Tardif*

*Roman*





## NOTE À L'INTENTION DES LECTEURS

En arrivant aux Pays-Bas, ma grand-mère a opté pour le diminutif masculin Sacha, car le surnom habituel d'Aleksandra, Choura, se prêtait à de mauvaises plaisanteries en néerlandais.

Nastia est le diminutif d'Anastasiia, sœur aînée d'Aleksandra.

Kolia, ou Kolya, est le diminutif de Nikolaiï. Dans ce roman, il est question de trois Nikolaiï : le plus âgé conserve ce prénom, son fils se nomme Kolia et le plus jeune est systématiquement appelé Kolya.

En ukrainien, le nom complet d'une personne à l'état civil se compose généralement du prénom, du patronyme formé sur le prénom du père et enfin du nom de famille. Ces deux derniers prennent un suffixe différent selon le sexe. Ainsi, le nom de famille de mon arrière-grand-père est Krasnov et celui de ma grand-mère Krasnova.

De 1935 à 1958 et de 1970 à 1990, la ville de Lougansk s'appelait Vorochilovgrad.

Pour l'arbre généalogique, voir p. 340-341 ; pour la carte, voir p. 339.

*À ma grand-mère Aleksandra*



*«And these are the trenches?»*

*– Yeah, these are the trenches. The final trenches of Europe. »*

Reportage «Ukraine (2/2)» de l'émission *Reizen Waes*, diffusé à la télévision flamande VRT en février 2019.

«Je prends sur moi la liberté de dire que nous avons laissé passer la chance qui nous a été donnée dans les années quatre-vingt-dix. En réponse à la question “Que devons-nous être, un pays fort, ou bien un pays digne où il fasse bon vivre?”, nous avons choisi la première option : un pays fort. Nous voilà revenus au temps de la force. Les Russes font la guerre aux Ukrainiens. À leurs frères. Mon père est biélorusse et ma mère ukrainienne. C'est le cas pour beaucoup de gens. [...] Le temps de l'espoir a été remplacé par le temps de la peur. Le temps est revenu en arrière... »

Discours de Svetlana Alexievitch,  
lauréate du prix Nobel de littérature 2015.

Traduction : Sophie Benech.





À LA FRONTIÈRE ENTRE L'UKRAINE  
ET LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE LOUGANSK

Août 2018

J'ai beau décliner le prénom d'Aleksandra, son patronyme Nikolaïevna et son nom de famille Krasnova, on ne m'autorise pas à franchir le poste de contrôle. Je reprends mon passeport et désigne le pont vers Lougansk :

« Lorsque'ils l'ont forcée à quitter cette ville pour aller travailler en Allemagne, ça s'appelait encore Vorochilovgrad. »

Le jeune soldat ukrainien, qui vient de laisser passer tous les gens devant moi, fait glisser son fusil dans son dos et croise les bras. Le pont ressemble à un tronc d'arbre fendu en longueur au-dessus de la rivière qui sépare la République populaire du territoire ukrainien, sur lequel je me trouve. Inutile de s'approcher pour voir que la structure en bois qui sert de rampe d'accès au pont défoncé, depuis déjà près de quatre ans, n'est pas des plus solides.

« C'est truffé de mines, ça tire dans tous les sens, il y a des bombardements la nuit, grommelle le garde-frontière.

– On m'a prévenue.

– Qui ça, on ?

– Ma grand-mère. Et sa sœur Nina, qui vit par ici – vous la connaissez peut-être ? Ma grand-tante d'Odessa, aussi. Et son fils. Ils m'ont tous dit : tu es folle. »

Le jeune soldat refait non de la tête.

« Alors comme ça, ta mémé chérie qui t'aime, enfin j'espère, elle t'envoie en pleine zone de combat. Elle ne serait pas un peu cinglée, par hasard ?

– Il faut que j'aïlle là-bas, elle me l'a demandé.

– Il faut beaucoup plus que ça en ce moment... Les papiers, c'est bien, mais t'es toute seule. Trouve-toi un fixe,ur, quelqu'un pour t'accompagner.

– Mes cousines habitent Lougansk. Tenez, j'ai leur numéro de téléphone. »

Je lui flanque mon portable sous le nez et je fais défiler les contacts jusqu'à ce qu'apparaissent les noms d'Ira et de Loulya. Il croise un peu plus les bras contre sa poitrine, froissant légèrement l'emblème jaune et bleu cousu sur sa manche.

« Désolé, ma grande. »

Le visage aussi grave que possible, j'extrahs de mon sac un long rectangle de lin et le montre au militaire.

« Cette toile a presque un siècle. Elle a parcouru des milliers de kilomètres. Vous ne pouvez pas lui refuser son dernier voyage de retour... »

Le lin blanc est brodé de lignes noires et rouges. Des fleurs en fil bleu, rouge et noir ornent les bordures. Je pose mon index dessus :

« Vous voyez cette ligne qui s'arrête en 2015, et le prénom Kolya, au-dessus ? C'est sur sa tombe que ma cinglée de grand-mère m'a demandé d'aller déposer la toile, pour refermer le temps. Sinon, il est perdu. »

Le soldat me regarde plier le tissu avec lenteur. D'abord en deux, puis encore en deux, jusqu'à ce qu'il ne reste dans mes mains qu'un petit carré. Je le replace précautionneusement dans mon sac. J'essaie de dramatiser ce geste au maximum, en

prenant mon temps, comme si c'était l'objet le plus important du monde.

« Laissez-moi juste faire le bout de chemin qui reste. Quelques jours seulement et après je repars. »

Je fouille à nouveau dans mon sac et en ressors ma dernière carte : la vieille photo d'Aleksandra, mon ultime argument pour le convaincre. Je la tends tout près de son visage, de sorte qu'il n'ait pas d'autre choix que de regarder. Aleksandra le fixe. Elle se tient entre ses cousines Niouchka et Douchka, emmenées de force tout comme elle pendant la guerre.

« Bon sang, murmure le militaire en levant les yeux au ciel.

– Les autres photos qui dataient de sa jeunesse sont toutes parties en fumée. J'ai essayé d'en savoir plus, ma mère aussi s'est renseignée : personne dans la famille n'a plus quoi que ce soit. Tout a disparu. Brûlé. Par les Allemands. »

Il attrape la photo et la tient à côté de ma joue, ferme un œil, m'observe, puis retourne à la photo. Je pince les lèvres comme Aleksandra et plisse légèrement les yeux. Aurais-je dû tresser mes cheveux hirsutes et les nouer en couronne ?

« Effectivement, il y a comme un air de famille. À part les cheveux...

– Pfff, c'est nul. Vraiment trop nul. »

Je lui arrache la photo des mains et la replonge vivement dans mon sac. Mes talents de comédienne s'arrêtent là. Si seulement je possédais en moi plus de fougue, la fougue de mes grand-tantes ukrainiennes, capables d'engueuler quelqu'un à l'infini sans faire de pause...

J'essaie de prendre un ton cassant :

« Laissez-moi passer. »

La vieille dame derrière moi se met à soupirer avec insistance. Elle pose ses sacs de courses à terre en râlant et me

demande combien de temps encore va durer ce cinéma. Tandis qu'elle parle, ses canines en or resplendissent au soleil.

« Ça suffit, décide le soldat, et il me chasse d'un revers de la main. Sors de cette file. Parce que là-bas, après le drapeau ukrainien, de l'autre côté du pont, c'est pas ton passeport qui va te protéger, pas plus que ton bout de chiffon et ta photo à faire pleurer dans les chaumières.

– Mais j'ai promis! Laissez-moi passer, comme ça vous serez débarrassé de moi.

– Non, répond-il fermement. Il y a plein de gens qui veulent passer, des gens qui doivent vraiment rentrer à la maison. Qui vivent ici. »

La femme approuve d'un air revêche :

« Des gens comme moi, par exemple. Toi, tu n'as rien à faire dans le coin. Reviens quand la guerre sera finie. Ton cousin mort n'est pas près de bouger, fais-moi confiance. Allez hop, pousse-toi de là, j'ai encore une sacrée trotte pour rentrer chez moi, et après ça, faut en plus que je fasse la cuisine!

– Je ne pourrais pas venir avec vous? Dès qu'on sera à Lougansk, j'appelle ma famille et je vous laisse tranquille.

– Et si ça ne répond pas? Tu restes avec moi? Quatre ans que je passe toutes les nuits à la cave! Tu penses qu'on va tenir à deux dans mon petit lit d'une place? Tu veux que je te raconte des histoires du bon vieux temps jusqu'à ce que tu t'endormes?

– Vos papiers, madame, lui demande le militaire en tendant la main.

– Oui, oui... »

La femme me gratifie d'un sifflement agacé avant de poser ses sacs en plastique sur une longue table. De son soutien-gorge, elle extrait un passeport ukrainien et un passeport de la République populaire de Lougansk. Le militaire la dévisage, puis examine

les photos d'identité. Ensuite, il ouvre les sacs un à un. Il n'est pas beaucoup plus vieux que moi, finalement. Ses mains farfouillent entre les provisions : des bocaux de cornichons, des briques de lait, des slips en imprimé fleuri, des collants sous cellophane, un brocoli, un artichaut, des conserves de haricots, des saucisses industrielles, des petites boîtes de sardines, des gobelets en plastique à rayures jaunes et bleues, un pain noir, des assiettes jetables à décor de fleurs rose vif.

« La raison de votre séjour en Ukraine ? »

– Pension de retraite. Légumes. Pain, bas nylon. Et quelques culottes neuves.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

– Oh là, mon garçon, tu devrais me reconnaître, depuis le temps ! Tu pourrais aussi me porter de l'autre côté du pont, jusque chez moi, hein ? Dans tes gros bras musclés qui ne font que tenir des petits passeports légers à longueur de journée.

– Madame, vous...

– J'en ai marre. Tellement marre... Tu n'en as pas marre, toi ? De ces petits jeux, de tout ce cirque...

– Madame, s'il vous plaît, c'est vous qui bloquez la file, maintenant. Et vous savez très bien qu'on fait plus que le contrôle des passeports.

– C'est ça, oui, de ce côté-là ! »

Elle se retourne, vers l'Ukraine, et ricane :

« Quelle farce... Tout le monde ici s'amuse à jouer les gardes-frontières. Mais depuis le temps que je vis dans le coin, il n'y a strictement rien de changé. »

J'interromps son caquetage :

« Emmenez-moi donc... Ma grand-mère a grandi tout près, elle est née dans un village à la frontière avec la Russie, vous le connaissez peut-être. »

Je reprends mon téléphone pour lui montrer la carte.

« Oh, s'écrie la femme, ta grand-mère est du pays! Alors ça change tout, bien sûr! »

Elle remet ses passeports à l'abri et empoigne ses sacs de courses d'un seul mouvement.

« On ne la visite pas, cette terre de malheur où ta grand-mère est née, c'est trop dangereux. Bon, allez, au revoir! *Do svidania!* »

Elle pousse ostensiblement ses sacs de courses contre mon ventre, m'obligeant ainsi à reculer d'un pas, passe en force devant moi et franchit le poste-frontière en marchant aussi dignement que possible sur ses talons en plastique bleu à paillettes. D'un ton bourru, elle salue les cinq soldats qui patrouillent de ce côté-ci du pont, prêts à intervenir. Elle progresse à vive allure sur le macadam fumant. Sa robe à fleurs lui donne peu à peu l'apparence d'une tache multicolore qui s'éloigne vers la rampe d'accès. J'attrape mon sac à dos et fais demi-tour.

« Bon ben tant pis, alors. »

Je me suis exprimée assez fort pour que le soldat m'entende.

« C'est ça, vas-y », bougonne-t-il.

Je reprends la direction de l'Ukraine. De part et d'autre, la terre est d'or. Les blés se balancent au gré du vent. À l'horizon, des usines exhalent de fins panaches blancs qui découpent le ciel d'azur en morceaux. Une détonation retentit dans le lointain. Puis deux autres, puis quatre, de plus en plus rapprochées. Ça tire des deux côtés, à l'est et à l'ouest. Effrayée, je sursaute et braque mon regard sur les gens qui attendent au checkpoint, pour voir s'ils réagissent comme moi. Des vieillards, des hommes et des femmes qui ont l'âge de mes parents, une demi-douzaine de jeunes : aucun d'eux ne bronche. Ils

font défiler d'un doigt l'écran de leur téléphone et transfèrent le poids de leur corps d'une jambe sur l'autre. L'écho de la mitraille s'estompe au-dessus des champs. Pendant que j'essaie de suivre le son qui décroît, une voiture s'approche dans un bruit de ferraille et stoppe derrière la file d'attente. C'est un vieux modèle Zaporozjets, tout en angles, fait de bric et de broc : la portière arrière gauche n'est pas blanche, comme le reste de la carrosserie, mais rouge. Un homme descend, jette un coup d'œil à sa montre en argent, puis au groupe qui patiente sous l'abri de panneaux d'aggloméré. Hochant la tête d'un air satisfait, il se penche par la vitre encore ouverte pour parler au conducteur. Ensuite, il pénètre dans le champ de blé. La voiture fait plusieurs manœuvres laborieuses avant de repartir sur la route empoussiérée.

« Holà, attendez une seconde. »

Le soldat restitue en vitesse son passeport à une jeune fille. Il va au bout de la queue voir ce qui se passe. Tout le monde se tait, les gens abaissent leur portable. On se tourne vers l'homme qui s'enfonce dans les blés, d'abord jusqu'à la taille, puis jusqu'aux épaules et enfin jusqu'au sommet du crâne.

« Il y a quelqu'un là-dedans ? aboie le militaire à l'intention d'un adolescent dégingandé, qui, de peur, se recroqueville.

– J'crois qu'il est allé pisser.

– Putain, quel imbécile ! »

Il se précipite à la lisière du champ, où s'est ouvert un passage étroit. Il n'a pas le temps de poser un pied sur la terre noire qu'une mélodie de téléphone éclate entre les épis de blé : *Mais pourquoi t'en vas-tuuuuuu ?* chante une voix voluptueuse. Elle efface tous les sons alentour. Chacun dans la file d'attente se tait et regarde.

« Allô ? » entend-on au milieu du champ.

Le blé ne bouge plus, la poussière est retombée. La terre se tient coite en prévision de ce qui va venir.

« Ah oui, bien sûr, logique », poursuit l'homme.

Le haut de sa tête oscille brièvement. Je vois une femme se détourner de la scène et fermer les yeux, comme si elle anticipait quelque chose. Il y a un étrange bruit de succion. Clac. Une déflagration gigantesque m'écrase les tympan. Épis et mottes de terre noire voltigent en tous sens. Le crâne de l'homme disparaît dans un nuage de fumée. Les gens de la file se baissent tous en même temps. À cause des sifflements dans mes oreilles, j'ai perdu le sens de l'orientation. Je vois les blés qui ondulent, et les soldats. Fusil d'assaut en joue, ils accourent vers le bas-côté, au plus près du point d'explosion. Ils parlent fort et en phrases courtes.

« Il est mort ?

– Mort de chez mort.

– Pas très malin, à cette heure-ci.

– Encore une belle connerie, les gars, une belle connerie. »

Ils se regroupent sur la chaussée poussiéreuse, le temps d'un conciliabule à voix basse.

« Restez où vous êtes ! lancent les soldats aux gens de la file d'attente. Personne ne bouge avant qu'on ait sécurisé le périmètre ! »

En colonne, ils entrent dans le champ, prêts à faire feu. L'un d'eux reste au bord pour surveiller le checkpoint. Un vieil homme se met à pleurer doucement. Ses voisins consultent leur montre ou leur téléphone, secouant la tête d'un air énervé.

« Non mais c'est pas bientôt fini, quelle bande de débiles ! » râle un garçon en maillot du FC Lougansk.

Il croise ses bras couverts de tatouages et regarde les casques militaires glisser au-dessus des épis de blé. Un soldat



réclame une ambulance, à quoi un autre répond qu'une ambulance ne sert à rien, qu'ils feraient mieux de rassembler les membres épars et d'appeler la police locale. Je pose mon regard sur le pont au loin, puis sur la fille en tête de rang, qui est en train de téléphoner. La nacre de sa coque Swarovski scintille au soleil.

« Ben ouais, chuis en retard. Devine... Y a une pancarte en bord de champ, mais bon, c'est pas ça qui va les faire réfléchir, hein ! »

Entre-temps, tout le monde autour de moi s'est mis à passer des coups de fil. Je fais demi-tour. Tu es folle, je me dis, et je commence à piquer un sprint. Je passe le checkpoint à toute vitesse, slalome entre les blocs de béton sur la route qui mène au pont.

« Ne fais pas ça, gamine ! s'égosille un vieillard derrière moi. Ta grand-mère aurait honte de voir son pays dans cet état ! »

Je lève le bras sans ralentir l'allure et balaie son avertissement d'un revers de la main. Je ne peux pas m'arrêter, pas maintenant. Que se passera-t-il si je cesse de courir ? Quel pouvoir ont les soldats en cas de franchissement illégal de la frontière ? Tandis que se rapproche la terre natale de mon aïeule, je repense au jour où ma mère m'a téléphoné en pleurs et n'a prononcé qu'une seule phrase : « C'est Kolya, ils l'ont retrouvé. » Et je repense à Aleksandra, qui a plié devant moi le rectangle de lin en disant que Kolya en avait besoin plus qu'aucun d'entre nous, avant de me conseiller d'acheter un gilet pare-balles pour le mettre sous mon tee-shirt – ce que je n'ai pas fait et que je regrette, maintenant qu'un des militaires m'ordonne de revenir immédiatement.

« Personne n'ira chercher ton cadavre si ça tourne mal ! » hurle-t-il.

Je double la vieille femme en robe à fleurs et m'engage sur l'instable rampe de bois. Un bref instant, je revois ma grand-mère secouer tristement la tête dans son appartement au rez-de-chaussée d'une résidence seniors et j'oublie de regarder le revêtement déchiré du pont. L'abîme sur ma gauche m'attire presque dans le Donets, la rivière dont elle me parle tout le temps, où elle nageait enfant, où ma mère aussi a nagé lorsqu'elle est venue ici pour la première fois, cette rivière que je découvre moi-même à présent et qui m'inspire une pensée : si je tombe, c'est fini pour moi. Je me décale vers la droite, saisis le parapet et accélère sur l'asphalte crevassé. Parvenue au bout, j'amorce une descente malhabile sur l'autre rampe de bois, qui ne me paraît pas plus fiable que la première. Ce sont juste quelques planches auxquelles on a fixé des lattes pour éviter de dévaler la pente tout schuss.

« Quelle précipitation ! » s'étonne un homme qui vient à ma rencontre. Il traîne derrière lui un caddie aux roulettes usées. Chaque fois qu'il a réussi, d'une secousse, à faire passer le chariot à provisions au-dessus d'un tasseau, il s'arrête un instant. Sous les manches courtes de sa chemise hawaïenne s'étendent deux cercles de transpiration, il a soigneusement peigné ses cheveux sur le côté et dégage un parfum suave d'eau de Cologne. L'odeur me pique les narines.

« S'il vous plaît, monsieur... »

Je fais moi aussi une pause, les mains appuyées sur les genoux pour reprendre haleine.

« Le vieux cimetière, vous connaissez ?

– Celui de la rue Skhidnyi ? »

Je confirme d'un signe de tête.

« Tout droit, encore tout droit et puis sur la droite à un moment donné. Attention, c'est loin, à pied. Et quand tu seras en bas, ne te remets pas à courir, tu te ferais remarquer. »

Je le remercie et continue ma descente à petites foulées, croisant des hommes et des femmes d'un certain âge. Leur pas est lent. À la force des bras, ils tirent sur la fragile main courante. Ils s'épongent le front avec leurs mouchoirs fleuris, tout comme Aleksandra les jours de grande chaleur, lorsqu'elle prend le soleil dans son jardinet côté rue. Derrière eux, il y a une longue route pleine de trous. Aleksandra m'a dit que la rivière était à deux pas de la ville, mais face à cette ligne droite, au bout de laquelle on ne distingue que le checkpoint de la République populaire, je me pose la question : où commence au juste le Lougansk de sa jeunesse ?

« Hé, la miss ! Tu ne peux pas traverser comme ça ! »

Le soldat, qui s'approche à grandes enjambées, est déjà au milieu du pont. Ses bottes militaires retombent en chocs sourds sur l'asphalte.

« Vas-y quand même, cours ! » m'exhorte le type en chemise hawaïenne, d'un peu plus haut.

Il pose son caddie en travers de la rampe et fait semblant de chercher quelque chose. Il soulève le rabat, se met à sortir toutes sortes de provisions : des tomates, des pommes de terre, un melon.

« Ça ne le retiendra pas longtemps. Allez, grouille-toi ! *Davai!* »

Je resserre les bretelles de mon sac à dos et prend appel sur la dernière latte. Je me reçois mal, dérape dans la poussière du talus. Les gens qui arrivent de la zone des conflits observent avec perplexité mes gesticulations maladroitement.

« Barrez-lui la route, s'il vous plaît ! Je dois aller sur la tombe de mon oncle. »

Je jette un coup d'œil en arrière. Au moment précis où je me rends compte qu'il va aussi falloir passer le prochain

poste de contrôle, j'entends une voix d'homme qui m'appelle, quelque part sur ma gauche.

« Par ici ! Dans ce champ ! »

Je traverse la chaussée au pas de course et dépasse un triangle rouge indiquant « *Danger, mines!* »

« Oh, merde... »

Par-dessus les blés, je cherche la voix qui vient de m'apostropher.

« Continue de courir, mon enfant, tu y es presque ! Il ne t'arrivera rien. »

Les épis me fouettent le visage, font des marques sur mes bras, des stries rouges sur mes mollets. Je brasse devant moi comme une malade pour avoir au minimum un mètre de visibilité au sol. Et, histoire de toucher le moins de surface possible, je galope sur la pointe des pieds.

« Par où je dois aller ? »

– Par ici ! »

J'ai à peine fait un pas vers la droite que mes orteils heurtent un bloc de pierre. Je perds l'équilibre et m'effondre contre un gigantesque escalier blanc.